

phies de personnages célèbres ou récemment dans les *biopics*). Certains étaient bien écrits, captivants ; d'autres, nettement moins. Et à cela, il n'y a point de remède.

Clément Bosqué et Emmanuelle Maffesoli

Jean-Yves Laurichesse, *La Loge de mer, Le Temps qu'il fait*, 2015, 126 p., 17 €

Le cinquième roman de Jean-Yves Laurichesse s'inscrit dans une veine littéraire illustrée par ses précédentes livraisons et s'en distingue par l'acceptation du propos initial et ses motivations profondes. On pourrait dire que d'une certaine façon ce récit – le terme convient peut-être mieux que celui de « roman », trop galvaudé de nos jours pour que l'on puisse l'employer sans précaution – est un palimpseste, au sens noble que l'on peut accorder à ce mot. Palimpsestes multiples : un homme arrive dans une ville et est littéralement fasciné, happé par une scène d'un retable du XV^e siècle pour laquelle il n'explique pas son attirance. On ne sait rien de ce narrateur, si ce n'est qu'il est peintre. Une rencontre, celle d'une jeune bibliothécaire et de son frère, vient bouleverser sa vie, histoire que l'amour ne peut pas troubler, car de nature impossible pour plusieurs raisons, mais que l'âpreté des relations entre la sœur et le frère, l'absence, le vol du retable et la langueur de l'existence perturbent. La vie de cet homme, Hermann, semble s'écrire sur d'autres vies, et l'on devine en filigrane de sa propre création picturale le dévoilement de la scène de la prédelle du retable comme un arrière-plan de plus en plus prégnant, obsédant, de ce qui est dissimulé et revient à la surface avec force à la fois dans le tableau et dans l'existence d'un homme, comme s'il pouvait y reconnaître un signe qu'il ne peut déchiffrer ou plus simplement des visages connus. Sa vie dans cette ville s'écrit alors dans les creux, pleins et déliés d'autres existences, celles d'Elena et d'Enric, la jeune bibliothécaire et son frère, elle épouse leur histoire et leurs contradictions, se distord au contact de ce qui ne lui appartient pas en propre, mais qui devient, peu à peu,

la mesure et la forme de sa nature. Enfin dernier palimpseste, et il est remarquable, *La Loge de mer* s'inscrit dans une série d'évocations littéraires subtiles : le personnage-narrateur dont on ne connaît presque rien et qui se trouve transporté dans une ville qui n'est pas la sienne, exil volontaire ou nécessaire d'un être en déshérence trouvant dans des événements hors du commun un temps et un lieu qui, s'il n'y appartient pas, s'accordent pour un temps à la trajectoire de sa vie, refuge des malaises d'une existence vide malgré la création : on songe parfois au Camus de *La Chute* – sans qu'il soit question d'une préoccupation philosophique, ni d'un discours narratif –, à certains personnages de Giono que Jean-Yves Laurichesse connaît bien pour y avoir consacré des essais, aux vagabonds de Knut Hamsun... Le palimpseste le plus évident est constitué par Claude Simon, celui du *Vent* bien sûr, sans qu'il y soit fait directement allusion, si ce n'est par des évocations subtiles : l'acacia que l'on aperçoit de la fenêtre, la ville – sans aucun doute Perpignan – comme force envoûtante du lieu, les personnages ombrés, sans relief apparent, mais qui peu à peu prennent leur place. Hermann est peintre, et non photographe, est fasciné par un retable, autant de faits qui auraient pu dévoiler trop de présence simonienne, mais qui, bien au contraire, entament un dialogue à distance avec l'ensemble d'une œuvre que Jean-Yves Laurichesse a déjà évoquée dans des romans précédents, notamment *Place Monge* où le grand-père de l'auteur se retrouve isolé dans un appartement place Monge, là où justement a résidé Simon. L'intérêt de ce livre est donc multiple : il nous permet de nous inscrire dans une forme de tradition romanesque, celle d'un cadre défini, le personnage transporté dans un lieu et un temps, une parenthèse d'une existence dont on ne sait rien, de réfléchir sur le saisissement quasi stendhalien devant l'œuvre d'art, et de nous situer dans un dialogue littéraire à distance, accepté et assumé, subtilité exemplaire en des temps littéraires où dialogues et subtilités ne semblent pas trop de mise. Le dernier « roman » de Jean-Yves Laurichesse nous y invite et dévoile un peu plus ce qui est de façon résolue de l'ordre d'une matière littéraire.

Jean-Yves Casanova